

Serge Courville — *Immigration, colonisation et propagande : du rêve américain au rêve colonial*, Sainte-Foy, Éditions MultiMondes, 2002, xix, 699 p.

Novateur, cet ouvrage du géographe et historien Serge Courville s'inscrit dans un champ de recherche relativement négligé au Canada, celui de l'histoire intellectuelle de l'immigration et de la colonisation. Centrée sur le XIX^e siècle, l'étude se penche sur les discours et les projets entourant les migrations humaines formulés aux États-Unis et dans l'Empire britannique. À l'intérieur de cette approche impériale et comparative, l'auteur accorde une attention particulière au cas québécois.

L'étude repose sur une analyse du matériel de propagande visant à inciter l'immigrant à s'établir dans les nouveaux mondes (Amériques, Afrique du Sud et Océanie) ou dans une zone particulière de colonisation, par exemple, le Saguenay, les Cantons de l'Est ou l'Iowa. Courville a retenu un échantillon de plus de 400 textes dans un vaste corpus où se côtoient à peu près tous les genres possibles allant de la simple affiche au roman. Davantage utilisée par les historiens de la littérature, cette méthode facilite l'analyse transnationale et longitudinale. Environ un tiers des textes retenus par l'auteur sont canadiens et un peu plus de 85 pour cent du corpus date du XIX^e siècle. L'analyse est à la fois qualitative et quantitative. En ce sens, cet ouvrage est exemplaire, car, de façon générale, l'histoire des idées a tendance à négliger l'approche quantitative qui, pourtant, peut souvent s'avérer utile pour l'analyse discursive.

Fidèle à l'école révisionniste, l'auteur s'affaire à révéler les similitudes entre les discours canadien-français sur l'immigration et la colonisation et ceux de l'Empire britannique et des États-Unis. Fondamentalement, ils poursuivent les mêmes buts, c'est-à-dire :

De faire de l'émigration un rouage de l'économie marchande, qui doit certes contribuer à résoudre les problèmes des sociétés mères et à améliorer le sort des émigrants, mais surtout de rentabiliser le capital, en lui assurant la main-d'oeuvre nécessaire à cette fin. Un autre est d'en faire un moyen d'étendre l'influence des zones développées sur des espaces appelés à devenir leurs prolongements naturels. Un troisième but de ce discours est d'en faire un moyen de régénérescence pour une société menacée par les excès du capitalisme et les maux de l'urbanisation et de l'industrialisation. Aussi les arguments sont-ils partout semblables, projetés à partir des sociétés mères dans les sociétés neuves, qui les adoptent, même à des décennies de distance, en tenant compte cependant de leur contexte particulier. (p. 623)

Ainsi, les apôtres canadiens-français de la colonisation tiennent essentiellement le même discours, par exemple, que l'homme d'affaires et intrigant britannique Cecil Rhodes. Matérialiste, cette thèse n'est pas du tout réductrice ou généralisatrice. Au contraire, elle repose sur une analyse très fine où se multiplient les exemples et les études de cas.

Le premier chapitre offre une vaste mise en contexte de « l'âge de l'immigration », puis l'auteur aborde les formes de soutien à l'immigration avant d'examiner les théories et la propagande entourant les migrations internationales et régionales. Enfin, Courville examine « la variante québécoise », car si les discours

migratoires se ressemblent, leur mise en application est parfois fort différente :

Contrairement aux États-Unis, cependant, où le discours en faveur de la colonisation est surtout le fait de compagnies privées, et au Canada, où l'État joue un grand rôle, plus même que dans les autres dominions, en s'associant souvent avec les compagnies de transport et les compagnies foncières, au Québec c'est à l'Église catholique surtout qu'est confiée l'oeuvre de colonisation, l'État se réservant plutôt un rôle de soutien. (p. 501)

Le cas québécois possède donc plusieurs caractéristiques propres. En effet, et c'est là le signe d'une étude comparative réussie, *Immigration, colonisation et propagande* comporte une multitude de nuances importantes. Par exemple, quand il aborde la question très controversée de la xénophobie au Canada, l'auteur constate, avec raison, que l'antisémitisme du Canada français est plus bruyant et tapageur que celui du Canada anglais, mais que ce dernier est plus lourd de conséquences pour les juifs (p. 69–70).

Cet ouvrage centré sur les « collectivités neuves » se rapproche de ceux de l'éminent historien et sociologue Gérard Bouchard, mais s'en distingue notamment par son approche qui, selon Courville, consiste plutôt à « étudier les influences qui sont venues nourrir le discours québécois sur la colonisation, en provenance des espaces politiques, géographiques, économiques et culturels dans lequel le Québec a évolué » (p. 2). Voilà donc la distinction essentielle entre la perspective de ce livre et celle de *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde* (2000) de Bouchard. En effet, le rapport de Courville à la nation et à son espace historique est totalement différent. Il examine le Québec en tant que « collectivité neuve » dont la réalité historique est ancrée dans un espace qui est à la fois canadien, nord-américain et impérial. Bouchard, pour sa part, dont les travaux nient systématiquement la canadienité fondamentale du Québec, situe la province dans le cadre d'une américanité utopique aux accents tiers-mondistes. De plus, la perspective de Courville n'est pas teintée par l'anticléricalisme et le républicanisme latent qui animent les travaux de Bouchard. Ainsi, il ne tente aucunement de minimiser l'apport de l'Église à la colonisation des régions périphériques du Québec ou de créer une opposition manichéenne entre le peuple et le clergé.

Original par sa perspective et par ses sources, *Immigration, colonisation et propagande* est un livre important et pionnier. Malheureusement, avec presque 700 pages de texte, cet ouvrage est d'une longueur assommante. On en termine donc la lecture éclairé mais essoufflé.

Damien-Claude Bélanger
Université McGill

Martin L. Friedland — *The University of Toronto: A History*. Toronto: University of Toronto Press, 2002. Pp. xiii, 764.

Martin Friedland undertook to write a one-volume history of the University of Toronto which would be both scholarly and readable. The University of Toronto is the